

Correspondance

Autor(en): **Jeanmairret, D. / Berthoud, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **10 (1889)**

Heft 9

PDF erstellt am: **02.12.2020**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-133644>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Avant de poursuivre notre course vers les autres pavillons coloniaux, arrêtons-nous un moment en présence d'une exposition spéciale que les indigènes algériens et tunisiens ont tous les jours sous les yeux, et qui nous paraît devoir être une de celles qui parleront le plus fortement à leur esprit pour leur faire comprendre la supériorité de notre civilisation.

En face des palais de l'Algérie et de la Tunisie s'élève celui du Ministère de la guerre, où sont exposés tous les engins de destruction qu'a inventés jusqu'ici le génie militaire. Mais, entre ce palais et l'avenue dans laquelle se promènent chaque jour les indigènes africains, ont été dressés par les sociétés françaises de secours aux blessés sur les champs de bataille, les modèles de tentes et d'ambulances, les plus perfectionnés qu'aient imaginés de son côté le génie de la charité. Tout dans celles-ci : aération, linge, mobilier, objets de toilette, cuisine, appareils de chauffage, etc., a été préparé et disposé avec un soin qui montre combien le dévouement est ingénieux pour procurer aux victimes de la guerre tous les adoucissements que peuvent réclamer leurs souffrances. En présence de ces manifestations de la charité, il nous semble que les adhérents de l'islam, qui fait un devoir à ses sectateurs de maudire les chrétiens et, s'ils le peuvent, de les exterminer, doivent se dire : « ceux que nous méprisons comme des chiens, nous sont de beaucoup supérieurs. Nous achevons notre ennemi quand il est tombé sous nos coups ; eux, non seulement ne nous fouleraient pas lorsque nous serions couchés sur le champ de bataille, mais encore ils nous relèveraient, panseraient nos blessures, et nous soigneraient comme leurs frères. »

Il est permis, croyons-nous, d'espérer que si les Africains venus à Paris peuvent nous instruire, à son tour l'Exposition dans son ensemble, ou telle partie de celle-ci, contribuera fortement à faire tomber les préjugés de ceux qui jusqu'ici se sont montrés le plus réfractaires à la civilisation européenne. Quelle que soit la différence qui existe entre l'enseignement traditionnel qu'ils ont reçu, et celui que l'on donne à nos populations, ils peuvent, par le cœur, saisir ce qu'il serait peut-être très difficile de faire entrer dans leur esprit. Ce qu'ils voient de leurs yeux tous les jours les instruira mieux que beaucoup de leçons ou de discours.

CORRESPONDANCE

Lettre de Seshéké (Haut-Zambèze), de M. D. Jeanmairet.

Seshéké, Zambèze, le 28 décembre 1888.

Mon message n'est pas un bon vœu de nouvelle année, mais une bien triste nouvelle : notre chère petite Marguerite nous a été enlevée la veille de Noël, des

suites de la dentition. Vous sympathiserez avec nous, et prendrez part à notre douleur. La chère enfant avait 2 ans 3 mois et 2 jours et avait toujours joui d'une bonne santé, mais toujours aussi beaucoup souffert de la dentition. C'est au moment où elle paraissait avoir passé cette pénible période qu'elle a été enlevée à notre affection. Nous n'avons aucun droit de murmurer, car ce trésor nous avait été seulement prêté, mais nos cœurs sont bien tristes et notre maison bien vide. Le petit bébé nouveau venu n'a encore que trois mois, Dieu veuille nous le conserver et nous venir en aide ! J'ai une autre mort à vous annoncer ; M. Georges Westbeeck, qui a recueilli le dernier soupir de M. Dardier et lui a témoigné tant de bonté, est mort au Transvaal dans un voyage entrepris pour raffermir sa santé très compromise. Nous ne savons s'il aura un successeur.

Après avoir échappé à la mort chez les Ma-Choukouloumbé et vu son bateau sombrer à son retour de la Vallée, M. F.-C. Selous a encore eu le malheur de perdre ses bœufs de la tsétsé qui a beaucoup augmenté entre Kazoungoula et Leshoma. Après les morts successives de Bloëkley, d'Africa et de M. Westbeeck, la rive droite du Zambèze est devenue presque déserte ; le gibier reparait et avec lui la tsétsé. Le fait est d'autant plus grave pour nous que la mouche peut dépasser Leshoma du côté de Panda-ma-Tenka.

M. Selous a dû rétrograder à trois jours de Panda-ma-Tenka et laisser là tout son ivoire. Il devait essayer de gagner Mangwato (Shoshong) avec le cart Westbeeck et huit bœufs.

Ici, à Seshéké, nous avons enfin fondé une école qui est bien établie et compte une vingtaine d'élèves. Il y a de la bonne volonté, surtout chez Kaboukou, auquel son dernier voyage à la Vallée a fait grand bien. Ce sont des temps nouveaux pour nous, un grand progrès réalisé. Les chefs paraissent bien disposés à notre égard et plus désireux que par le passé de nous rendre justice. Le vrai meneur est Kouloukoa, sa présence change bien l'aspect du village, sans lui toute la vieille routine du laisser-aller reprendrait le dessus. Mes services sont fréquentés tout aussi bien l'après-midi que le matin, et le chef interdit tout voyage le dimanche. A la campagne, nous allons aussi évangéliser le dimanche à tour de rôle ; pendant la semaine, l'école absorbe presque tout notre temps, le matin et l'après-midi, à part le samedi.

Dans des circonstances aussi encourageantes, il est pénible de voir nos évangélistes nous quitter tout à fait.

30 décembre. Je clos ma lettre aujourd'hui, car mes amis pensent partir demain. M. Goy et les Arone sont arrivés hier au soir, le premier a l'air peu bien. Il se propose d'aller chercher sa fiancée au Le-Souto. Nous sentirons vivement l'absence de nos évangélistes et pour l'œuvre et pour nous-mêmes. Agréez nos meilleurs vœux pour la nouvelle année et nos bien affectueuses salutations.

D. JEANMAIRET.

1^{er} avril 1889.

Nos lettres n'ont pu partir en décembre dernier, la plaine d'ici à Mambova étant submergée.

Je vous envoie encore deux mots aujourd'hui pour compléter nos nouvelles.

Tous à Seshéké nous allons bien, à part ma femme qui a été valétudinaire depuis notre grande épreuve.

A la Vallée, M. Coillard a fait une très grave maladie en janvier dernier. Mais les dernières nouvelles arrivées hier étaient beaucoup meilleures. L'école de Sefoula prend un accroissement réjouissant ; elle compte 96 élèves inscrits. Celle de Seshéké n'a encore que 30 élèves mais se maintient. Quant à la fréquentation des cultes d'ici, jamais elle n'a été aussi satisfaisante, l'œuvre d'évangélisation se poursuit chaque dimanche.

Dès qu'il le pourra, M. Goy prendra le chemin de Mangwato avec les Arone. Lefi suivra par le retour des wagons que nous attendons pour nos bagages.

Nous resterons ainsi trois familles seulement et il nous tarde beaucoup de savoir si nous aurons du renfort. Dans ce dernier cas, M. Jalla ou moi, nous irons sans doute fonder une nouvelle station à la Vallée, pas trop distante de Sefoula. Le nouvel arrivé resterait ici. Nous devrions au moins avoir trois nouveaux compagnons de travail pour suffire aux besoins les plus urgents ; car une station s'impose aussi à nous à Mambova. Les dispositions des indigènes sont plus favorables que par le passé.

Un grand ennui pour moi est que j'aurai à reconstruire ma station, la toiture de nos constructions ayant été rongée par les termites et d'autres insectes.

Nos amis Jalla et Goy se mettent à l'heure même en route pour les chutes Victoria et prennent nos lettres. Notre bébé prospère, grâce à Dieu. Pas de signe de guerre à l'intérieur ni à l'extérieur.

D. JEANMAIRET.

Lettre de Lorenzo-Marquez, de M. P. Berthoud.

Lorenzo-Marquez, 11 juillet 1889.

Voilà des semaines que nous avons quitté la maison (Rikatla), et comme nous ne possédons pas encore de demeure fixe à Lorenzo-Marquez, nos effets sont restés en arrière. Grâce au constant va-et-vient que m'a imposé ma vocation, nous devons fréquemment vivre au bivouac, et les aises ou le bonheur de la vie sédentaire ne sont pas notre partage. Cet état de choses m'a empêché de faire les travaux de linguistique ou autres que j'avais projetés ; tout ce que j'ai pu faire en Afrique, c'est de recueillir des matériaux.

Nous sommes dans la saison la moins malsaine, aussi les rouliers sont-ils descendus des plateaux des mines d'or, avec leurs chariots à bœufs, et le mouvement commercial a un peu repris. De plus, on a commencé les travaux de construction du chemin de fer, pour achever les 7 kilomètres qui restaient à faire sur le territoire portugais. C'est la Compagnie anglaise qui s'est mise à ce travail. Mais elle s'y est prise trop tard, car le dernier délai que lui avait accordé le gouvernement expirait à la fin de juin. En conséquence, le gouvernement a saisi la ligne, parce que, d'après le contrat, la Compagnie n'a pas tenu ses engagements. Le